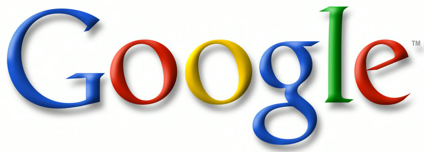
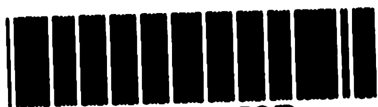






HISTOIRE

ET LÉGENDE

CONCERNANT

LE PAYS DE LA MONTAGNE

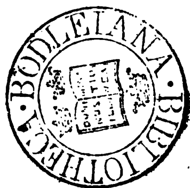
OU LE CHATILLONNAIS

PAR

MIGNARD

Membre correspondant du Ministère de l'Instruction publique
et de plusieurs Académies.





Paris

LIBRAIRIE ARCHÉOLOGIQUE DE VICTOR DIDRON

rue Hautefeuille, 13.

1853

DIJON, IMPRIMERIE LOIREAU-FEUCHOT.

HISTOIRE ET LÉGENDE

CONCERNANT

LE PAYS DE LA MONTAGNE

OU LE CHATILLONNAIS.

Les personnages légendaires sont aujourd'hui l'objet d'ardentes recherches, et il ne faut pas s'en étonner, car leur *histoire réelle* se rattache le plus ordinairement à nos annales politiques et au mouvement de notre civilisation.

Dans cette catégorie vient se placer, au premier rang, Gérard de Roussillon ; et j'en traiterai avec une sorte d'amour, parce que les traditions sur ce personnage sont vives dans le pays même que j'ai habité et que je revois encore avec tant de plaisir. Comment ne parlerait-on pas, dans la veillée, des batailles où se trouvait Gérard, batailles où les preux se pourfendaient comme les héros de l'Arioste ? Comment ne s'attendrirait-on pas sur la gentillesse et la simplicité de la bonne duchesse Berthe, qui raccommodait ses robes et allait à la fontaine comme Nausicaa ?

A six ou sept kilomètres au nord de Châtillon est une montagne haute et escarpée, sur le chevet de laquelle se rencontrent à chaque pas des fragments de brique et de vaisselle

gallo-romaines, dont la plupart portent des marques d'incendie. Une forteresse, du nom de *Latiscum*, occupait comme un nid d'aigle cette inexpugnable position; il en reste pour témoignage encore, au flanc du mont, un puits en belles pierres de taille, aujourd'hui comblé par les matériaux provenant de la démolition de la forteresse. Ce puits était d'une grande profondeur, pour atteindre jusqu'aux couches de la plaine, et son orifice est d'un diamètre imposant.

Sous le régime des Pagi, la contrée châtillonnaise portait le nom de pays de la *Montagne;* et l'on se tromperait beaucoup, si l'on rattachait à cette dénomination l'idée d'une certaine agglomération de collines dans la contrée; c'est la montagne dont je parle, et où était assise la forteresse de Gérard, c'est elle seule, dis-je, qui a donné à notre contrée son nom de pays de la Montagne. Mon savant et obligeant confrère à l'Académie, M. Garnier, prouverait cela bien mieux que moi. En attendant, je saisis l'occasion de le remercier ici, avec une sincère gratitude, des communications qu'il m'a données sur Gérard.

On a bâti une multitude de légendes à l'occasion de notre *Roland Bourguignon*, et on en a fait autant de personnages divers qu'il y a eu, soit avant, soit après lui, d'illustres preux pouvant lui ressembler. Il semble, en vérité, qu'un autre cor magique, retentissant du fond des gorges d'une autre vallée de Roncevaux, ait éparpillé le nom de Gérard parmi les échos de toutes les forteresses du moyen-âge.

Le pays de la Montagne a bien le droit de protester contre les larcins dirigés ainsi sur sa renommée particulière, et c'est dans ce sentiment pieux, et assez naturel j'imagine, que j'ai eu la pensée de rechercher les véritables traces de la filiation de Gérard. Cependant, et je l'ai dit dès le début, il y a deux personnages en un seul, et si je commence par le personnage légendaire, c'est afin d'éclairer ma route pour retrouver le second.

Voici ce qui m'en a donné l'idée. J'avais aperçu, il y a quel-

que temps, dans la cour du trop regrettable M. Bourée, ancien bibliothécaire de la ville de Châtillon, un fragment de marbre blanc revêtu de caractères tronqués et ne formant aucun sens. Toutefois, j'en avais pris l'estampage, et, à force de recherches, j'ai obtenu depuis le résultat qu'on va voir. J'avais su que ce fragment précieux, trouvé dans un coin du village de Pothières, avait été offert à la bibliothèque de Châtillon par un habitant de Pothières même, M. Bouvret, lequel emploie ses loisirs à la numismatique. Je ne doute pas que cet objet n'occupe un des rangs les plus distingués parmi les monuments gracieusement offerts à la bibliothèque, et je ne veux pas être des derniers, comme Châtillonnais, à en exprimer ma reconnaissance au donateur.

Ce fragment en marbre, ayant une forme parallélogrammatique régulière, comme l'estampage que je présente ici (1), a été taillé sur les débris d'une pierre tumulaire trouvée à *Pothières*, autrefois *Poultières* et même *Potiers*, du latin *Pulteriæ*, village du diocèse de Langres, sur les bords de la Seine, au pied du *Mont-Lassois* ou *Lasçois*.

Là, sur la cîme de la montagne dite aujourd'hui *montagne de Vix*, était la forteresse de *Latiscum*, bâtie par *Gérard de Roussillon, duc d'Arles* et comte de Vienne en Dauphiné (2), et habitée par lui lorsqu'il quittait temporairement son château de *Grémont-sur-Poligny* en Franche-Comté (3). Là aussi, au pied de cette même montagne de *Lassois*, et au centre du bourg de *Poultières*, avait été fondé par le duc Gérard et par la comtesse Berthe, sa femme, un monastère qui fut, depuis, la résidence d'une congrégation religieuse de Bénédictins.

Le nom de Gérard de Roussillon est moitié historique et moitié légendaire, tant parce que ce puissant seigneur a été

(1) Voir la gravure; elle donne les dimensions du fragment de marbre.
(2) Ces titres lui sont donnés par l'historien Bourguignon Mille, t. II, p. 266.
(3) *Chron. de Vezelai*, p. 240.

un des plus vigoureux athlètes de la féodalité contre les atteintes que Charles-le-Chauve portait à ce système politique, tant à cause de la multitude de fondations pieuses qui ont été dues à Gérard et à Berthe, sa femme. Celle-ci, du reste, mérite de toutes manières un rang parmi les femmes remarquables; car, dans le siége que Gérard soutint pour défendre la ville de Vienne, en Dauphiné, contre Charles-le-Chauve, Berthe y déploya un courage au-dessus des forces de son sexe (1). Aussi les romans de chevalerie s'emparèrent-ils du nom de Gérard et de Berthe: il y a le *Gérard* manuscrit du fonds Colbert, à la Bibliothèque Nationale; il y a celui de l'Hospice de Beaune; il y a le *Gérard d'Euphrate,* édition de Paris, 1549, et édition de Lyon, 1530; il y a celui d'Olivier Arnould, de Lyon, édition très-rare; il y a le Gérard de la Bibliothèque Bodléenne du commencement du XIII[e] siècle; enfin, il y en a un en langue provençale; etc., etc. Certains chroniqueurs disent *Girard.*

Les uns font Gérard fils d'un grand seigneur de la Haute-Bourgogne, nommé *Leuthaire,* et d'une noble dame appelée *Grimildis;* ils ajoutent que Gérard épousa la princesse Berthe, issue de Pépin, roi d'Aquitaine, lequel était fils de Louis-le-Débonnaire (2). D'autres donnent pour père à Berthe le comte de Sens (3). Le roman original de la vie de Gérard de Roussilon, en latin, le fait seigneur de toute la Bourgogne et d'une partie de l'Espagne et de l'Allemagne (4).

Selon le récit du roman provençal, Gérard de Roussillon était fils du duc *Doolin de Mayence,* un des plus fiers adversaires de Charlemagne; *la ravissante Berthe* était fille de je ne sais quel empereur de Constantinople.

Quoi qu'il en soit de ces variantes, le nom de Berthe est tou-

(1) *Chron. de Vezelai,* p. 240.
(2) Id., p. 239.
(3) Le *Manuscrit de Beaune.* par exemple.
(4) *Gesta nobil. comit. Gerardi,* ouv. cité dans le prol. du *Ms. de Beaune.*

jours vénéré dans la contrée Châtillonnaise; par exemple, le *Tumulus de Cerilly*, près de la voie Romaine, porte le nom de *Gynécée Berthe* ou *Cinérée Berthe*, soit qu'on impute aux populations voisines d'avoir élevé ce monticule en son honneur (1), soit qu'on ait voulu consacrer de la sorte, par un des noms les plus chers au pays, un monument mystérieux et d'origine Romaine.

L'église du monastère de Pothières avait été dédiée aux apôtres saint Pierre et saint Paul; le sanctuaire était pavé en marbre blanc, et, en 1771, époque ou *Mille* écrivait son *Histoire de Bourgogne* (2), on voyait encore autour du grand autel plusieurs petites colonnes de marbre qui donnaient une idée de la magnificence avec laquelle cet édifice avait été construit.

Du côté de l'évangile était le tombeau du fondateur, Gérard de Roussillon, mort en 890, et du côté de l'épître était le tombeau de Berthe, sa femme, morte neuf ans auparavant, en 881. L'historien *Mille*, la Chronique de *Vezelai* et d'autres encore donnent le texte de ces deux inscriptions, qui sont courtes, sèches et bien postérieures à l'inhumation de Gérard et de Berthe.

Henri de Bourgogne, fils de *Jean de Montaigu*, choisit, en 1343, sa sépulture auprès du tombeau de ces illustres époux (3); mais la tempête de 93 a balayé tous ces monuments et outragé ces cendres vénérées. Elles sont confondues aujourd'hui avec la poussière commune des morts renfermés au cimetière du village; c'est ce que j'ai su par une inscription encadrée et suspendue à un des pilastres du chœur dans l'église de Po–

(1) Quelques-uns ont pensé que le *Tumulus de Cerilly*, qui, d'après plusieurs saignées pratiquées dans son diamètre et à sa base, ne présente aucune trace de corps qu'on y aurait ensevelis par honneur, quelques-uns ont pensé, dis-je, que ce *Tumulus* avait été élevé par Gérard de Roussillon pour communiquer avec la contrée par des signaux de feu.

(2) Voir Mille, t. II, p. 260.

(3) Courtépée.

thières, autrefois la *chapelle du Moustier*, fondée par Gérard de Roussillon et Berthe (1).

La profanation ne s'est pas arrêtée davantage devant le tombeau d'un enfant, un jeune fils de Gérard et de Berthe, du nom de *Thierry*, enfant qui avait été inhumé devant le grand autel. La mort de cet unique héritier aurait été, d'après la chronique, en grande partie l'origine de tous les legs pieux attribués aux illustres époux. « Ayant eu de leur mariage un fils, *Thierry*, et une fille nommée *Ève*, tous deux morts en *ignocence*, Gérard et Berthe résolurent de faire Notre-Seigneur *leur hoir*, et, pour y parvenir, fondèrent beaucoup d'églises et de monastères; et, pour le remercier de douze victoires qu'il avait remportées sur le roi, ils fondèrent douze monastères et églises qu'ils comblèrent de biens. » Entre ces douze monastères, les deux plus honorés par les pieux époux étaient l'abbaye de *Vezelai* et celle de *Pothières*. Parmi les autres fondations on comptait le monastère de *Saint-Pierre*, dans un faubourg d'*Auxerre*; celui de *Sainte-Marie-Madeleine*, au diocèse de *Soissons*; l'église d'Avallon; etc.

Or, de toutes les traces glorieuses et de tous les vestiges de ces tombeaux de Pothières, il ne reste plus que l'humble fragment de marbre déposé aujourd'hui à la bibliothèque de Châtillon, fragment qui est devenu une précieuse relique, et qui laisse voir, quoique morcelés, les sept derniers des quatorze vers élégiaques d'une épitaphe consacrée à la mémoire du jeune *Thierry*.

(1) Voici cette inscription, due sans doute à quelque vénérable curé de Pothières :

« MDCCCXXXIX

« Illæ duæ tabulæ quas tu, christiane, ad perpetuam rei memoriam, ex utroque altaris cornu vides, olim in sacri monasterii Pultheriensis conventuali ecclesia erant ad fundatorum honorem positæ, et ad utramque altaris partem etiam collocatæ. Gerardi et Berthæ ossa, quæ ibi in pace quiescebant, eruit Revolutio annis quinquaginta abhinc elapsa, et provida religio in communi parochiæ cæmeterio recondit. »

Ces vers, d'une latinité qui sent son époque, mais où il y a des traits de sentiment, sont attribués à un moine de l'abbaye de Pothières nommé *Lambert*, lequel vivait au commencement du Xe siècle (1).

Les bénédictins D. Martène et Durand, dans leur *Voyage littéraire en Bourgogne* (2), ont donné cette épitaphe; mais ils se sont trouvés arrêtés au neuvième vers par une lacune que l'interprétation faite par moi du fragment déposé à la bibliothèque de Châtillon permet de combler. Je ferai observer d'abord qu'à l'avant-dernier vers ils ont converti le mot MENSIS (qui pourtant est écrit dans l'épitaphe comme il doit l'être) en cet autre mot, MESIS, qui n'a aucun sens.

Je m'estime fort heureux d'avoir pu compléter le seul monument qui nous reste aujourd'hui du précieux souvenir de cette illustre maison de Gérard de Roussillon, si populaire dans la contrée.

Voici le commencement de l'épitaphe, donné par les touristes bénédictins; si l'on veut la voir sous sa forme du Xe siècle, on peut ouvrir D. Martène et se reporter à la gravure qui accompagne cet ouvrage.

FRANCIA QUEM GENUIT, LUGDUNUS FLUMINE SACRO
DILUIT, ET CHRISTUM PARTICIPARE DEDIT
THEODRICUM INNOCUUM RETINET HIC URNA SEPULTUM
QUEM DURA EX MATRIS MORS TULIT UBERIBUS.
NEC TAMEN IN MORTIS POTERIT CONSISTERE REGNO
QUEM VITÆ ÆTERNÆ FONS SACER EXHIBUIT.
GERMINE PRÆCLARO, CLARIS NATALIBUS ORTUS
VIX ANNI UNI US TRANSIERAT SPATIUM.

SED $\overline{\text{XRI}}$ (abrégé de Christum).

(1) Mille, *Histoire de Bourgogne*, t. II, p. 260.
(2) P. 106.

C'est ici que commençait la lacune qui a arrêté tout court *D. Martène* et *Durand* dans leur interprétation. Après cette lacune, ils se sont restreints à donner, sous sa véritable forme du X[e] siècle, la suite de l'interprétation. Or, grâce au fragment que possède la bibliothèque de Châtillon, je restitue ainsi le vers :

SED CHRISTUM IN ÆTERNOS ILLE OBTINET ANNOS...

Je vais continuer la série des vers, en marquant toutefois, par un intervalle un peu exagéré, l'endroit de la fracture du marbre, ainsi que je l'ai déjà fait pour les deux vers qui précèdent. On verra par là comment j'ai pu reconstituer le véritable sens du fragment de marbre trouvé à Pothières.

ATQUE AGNUM N IVEUM CANDIDUS INSEQUITUR.
DEPONAT LACR IMAS PIETAS JAM SANCTA PARENTUM
PRÆMISSUM STU DEAT PIGNUS AD ASTRA SEQUI.
ABSTULIT HUNC TERRIS OCTIMBRIS CONCITA MENSIS
QUINTA DIES CELSO RESTITUITQUE DEO.

Voici maintenant la traduction que j'ai faite de l'épitaphe en son entier :

« La France l'a vu naître. A Lyon, l'eau sainte du baptême l'a régénéré en Jésus-Christ. Ici une urne renferme la cendre de Thierry, innocent enfant que la cruelle mort a arraché à sa mère dans l'âge le plus tendre ; et pourtant il triomphera du règne de la mort, lui qu'on a vu prendre part à la source sacrée de vie éternelle. Sorti d'un rang illustre et né d'illustres aïeux, à peine il comptait une année ; mais la grâce de Jésus-Christ lui confère d'éternelles années, et, candide lui-même, il suit l'Agneau candide. Que ses parents sèchent leurs larmes, et que leur piété s'applique à suivre au

ciel ce gage qui les y devance. Le cinquième jour précis du mois d'octobre l'a enlevé à la terre pour le rendre au Dieu suprême (1).

PARTIE LÉGENDAIRE.

Gérard de Roussillon, dit la Chronique, était né de noble duc Droon, fils de Gondebaud, roi de Bourgogne, qui, après la mort de Charlemagne, avait conquis sur les infidèles la plus grande partie des Espagnes, et avait laissé à son fils Gérard le gouvernement de ses provinces paternelles.

Après en avoir fait un fier-à-bras et lui avoir donné huit pieds de haut, la Chronique est plus retenue dans le portrait moral :

« Il était grand droicturier en justice, détruisait larrons et meurtriers, soutenait les pauvres, fondait et édifiait des églises, était un excellent conseiller. »

Gérard épousa Berthe, fille aînée de Huc, comte de Sens, tandis que Eloyse, sœur cadette de Berthe, épousait Charles-le-Chauve. Ce mariage fut la source des guerres qui éclatèrent peu de temps après entre les deux beaux-frères, car Berthe, l'aînée, avait droit à l'entier héritage de son père, tandis que sa sœur ne pouvait prétendre qu'à une simple dot.

De ce mariage naquirent deux enfants : une fille appelée Ève, et un fils nommé Théodoric ou Thierry, qui furent inhumés à côté de leurs parents, dans l'église du monastère de Pothières, dont ceux-ci étaient les fondateurs.

Le château de Roussillon était bâti sur le sommet du mont de Lasçois. L'auteur de la Chronique prétend que ce dernier

(1) J'ai lu au Congrès archéologique, réuni à Dijon en juillet 1852, ce que j'expose ici concernant l'épitaphe du jeune Thierry de Roussillon, et j'ai même laissé à M. Victor Petit, un de ses membres les plus distingués, un double de mon estampage.

mot vient du verbe latin *lateo,* qui signifie musser (cacher), « attendu que les habitants du pays disent que moult merveilles et fantommes y adviennent, et qu'il y a des trésors mussez et absconds, et qu'on en trouve de jour en jour, ainsi que dans un bois situé près de là (1), qui sert de retraite aux esprits malfaisants. »

A l'époque où la contrée était envahie par les Wandeles (Vandales), c'est-à-dire au Ve siècle, l'emplacement de ce château était occupé par une grande forteresse, qui servait de refuge aux habitants du pays. *Le roi de ces très-mauvais forcenés et infidèles,* ayant appris que la citadelle recélait une énorme quantité d'or, d'argent et de pierres précieuses, accourut l'assiéger. La garnison était sur le point de manquer de vivres, lorsqu'elle usa de ce subterfuge : On fit jeûner pendant trois jours un taureau, après quoi on lui donna de pur froment; puis, l'ayant lâché dans la campagne, quelques assiégés firent semblant de le poursuivre. Les Vandales l'éventrèrent, et, lui voyant la panse pleine de blé, craignirent qu'une place aussi bien approvisionnée qu'ils supposaient l'être le château de Roussillon ne tînt trop longtemps; ils levèrent donc le siége; mais la garnison, peu sage, poursuivit les Vandales, qui, se retournant alors, rentrèrent pêle-mêle avec les assiégés, massacrèrent tous les habitants et brûlèrent la ville.

Longtemps après cette catastrophe, les habitants du pays réédifièrent la forteresse du mont Lasçois et lui donnèrent le nom de Roussillon, *d'où Gérard tira son surnom, et qu'il affectionnait tellement, qu'il en fit le siége de sa demeurance.*

L'*éthymoligation* du mot est tirée, dit la Chronique, de ce que, près de cette forteresse, il y a un délectable bois dans lequel, au printemps, les rossignols font entendre « doulx chants et mélodieux. »

(1) C'est le bois de Vesvres.

Après la mort de Charlemagne, Louis-le-Débonnaire lui avait succédé et avait laissé trois fils, Lothaire, Louis et Charles (-le-Chauve), qui se disputèrent l'héritage paternel. Lothaire, comme aîné, prétendait à toute la monarchie, et dans ce grand débat chacun d'eux songeait à avoir Gérard pour allié; mais celui-ci prétendait garder une stricte neutralité; ce qui courrouça fortement Charles-le-Chauve, à la cour duquel Gérard vivait en grand honneur.

Le père de Gérard, occupé alors en Espagne par les Sarrazins, avait investi son fils de toutes ses immenses possessions, et Gérard, à cette époque, passait pour le seigneur le plus puissant; il avait sept rois dans son alliance : les rois de Hongrie, d'Espagne, de Sicile, d'Aragon, de Navarre, de Galice et de Séville.

Gérard, étant à la cour de France, apprit la mort des parents de sa femme; comme il avait épousé l'aînée, il envoya ses officiers prendre possession en son nom de la seigneurie. Charles-le-Chauve, instruit de cette démarche, devint furieux et manda Gérard pour lui faire des reproches d'avoir pris possession de la seigneurie du *comté de Sens* sans en avoir averti son suzerain, et ordonna à Gérard de remettre les choses dans leur premier état.

De reproches en reproches, les deux contestants en vinrent aux propos injurieux. Charles menaça Gérard de le faire pendre : Gérard défia le roi, lui jeta son gage de bataille et se retira en Bourgogne; là, il prit possession du comté de Sens et se dirigea vers la Gascogne.

Charles envahit la Bourgogne sans déclaration de guerre et surprit le château de Roussillon, d'où il chassa les gens de Gérard et y établit les siens. Gérard, par le conseil de Berthe, envoya un héraut qui trouva Charles dans un château appelé Château-Charlon, aujourd'hui Château-Châlon, sur une colline près de Voiteur (Jura), où ces ruines ont encore quel-

que chose d'imposant. Le nom qu'elles portent leur vient de Charles-le-Chauve, qui y fit construire *une très-grosse tour*.

Fouques, maréchal de Bourgogne, neveu de Gérard, était l'ambassadeur de ce dernier. Se voyant menacé par le roi d'être *pendu par sa gorge à un gibet*, il se précipita sur Charles la dague au poing, *et le cuidant férir en la poictrine;* mais les barons se jetèrent entre eux deux, et Fouques, se voyant sur le point d'être pris, sauta sur son cheval et s'enfuit avec son escorte. Il assomma d'un coup de poing le fils de Thierry d'Ardennes qui le poursuivait, et rejoignit Gérard à Toulouse.

Charles se mit aussitôt en marche pour joindre Gérard, qui lui-même s'avançait rapidement contre son ennemi, afin de défendre ses possessions de Franche-Comté. Les deux armées furent bientôt en présence, dans un lieu voisin de Poligny, où chacune d'elles établit son camp.

Gérard fut défait à la bataille de Poligny, et gagna Besançon. Dans le même temps, Berthe était à Dijon, où elle apprit la déconfiture de Gérard.

« A ce récit, comme se on l'eust frappée au cœur, elle cheut pasmée et estendue contre terre. » Revenue à elle, elle remercia Dieu des adversités qu'il *leur* envoyait. Cependant Dijon s'apprêtant à ouvrir ses portes à Charles, Berthe s'enfuit à Besançon. Là, un spectacle douloureux l'attendait: des femmes, des enfants, des vieillards, pleurant la perte d'un fils, d'un époux et d'un père, faisaient retentir l'air de leurs gémissements, et accusaient Gérard et Charles. Elle arrive, et trouve Gérard s'abandonnant au plus affreux désespoir et déplorant la perte de ses deux neveux. Elle le console, elle relève son courage, et engage son époux à se retirer chez le roi de Hongrie, leur parent.

Un jour que, cédant à la fatigue d'une longue route, lui et son escorte, composée de sept hommes d'armes, se reposaient auprès d'une rivière, il vit un chevalier nommé Huque,

comte de Valcenne, lorrain, accompagné de dix cavaliers. Gérard reconnaissant à leurs enseignes qu'ils revenaient de l'armée du roi de France, la colère le saisit, il saute en selle, et, suivi des siens, il s'élance sur Huque, le perce de sa lance et massacre les hommes de sa suite. Un seul pourtant put s'échapper et courut chercher du renfort. Alors un nouveau combat s'engage entre la faible troupe de Gérard et les hommes du frère du comte de Valcenne, qui accourait à leur tête pour venger la mort de son frère. La mêlée fut terrible, car, de tous les combattants, il ne resta debout que Gérard et son écuyer blessé à mort. L'intrépide comte place le mourant sur son cheval et rejoint sa femme. On se hâte, et l'on arrive dans la forêt des Ardennes, où Gérard trouve un pauvre ermite qui lui offre l'hospitalité. « Cependant le comte descend son écuyer de dessus le cheval et le couche *sur un pou d'estrain, assis près du feu*, après quoi il attache les chevaux et leur donne l'herbe que lui-même et Mme Berthe *foyèrent.* » L'écuyer meurt en bon chrétien dans l'ermitage, et, pendant la nuit, pour qu'il ne manquât rien à l'infortune du comte, des voleurs emmenèrent ses chevaux. Alors Gérard commence à murmurer, et à maudire l'Être suprême. Berthe cependant le reconforte, et, ne voulant pas associer leur suivante à leur triste sort, ils prient l'ermite de la faire reconduire dans sa famille. Celui-ci les adresse à un autre ermite qu'ils trouvèrent vêtu d'une peau de chèvre et agenouillé devant un autel. Ce nouvel ermite, instruit par eux de leur infortune, engage l'illustre proscrit à se confesser, l'assurant que s'il veut recouvrer ses possessions il ne le pourra qu'avec l'aide de Dieu. « Ton orgueil, dit-il à Gérard, est la cause de tous tes malheurs. Ne sces-tu pas bien que le Dyable d'enfer, par son orgueil, fus gecté sus de la gloire céleste ? » Gérard se précipite au pied de l'autel, mais refuse d'abjurer sa haine contre Charles. Berthe suivait cette scène, et, voyant son mari livré

au désespoir, s'approcha en pleurant de l'ermite. « Très-saint homme de Dieu, dit-elle en se jetant à ses pieds, veuilles-toi employer à remettre mon très-cher seigneur en la droite voie de raison. » L'ermite, ému de ce spectacle, joignit bientôt ses larmes à celles de cette héroïne, et, par ses paroles consolatrices, essaya de rendre un peu de courage et d'espérance au proscrit. « Berthe, si éplorée que les larmes *lui couraient sur sa doulce face à grand cours,* se jette à son tour à genoux, et joint ses prières à celles de l'ermite. Cette scène si touchante brise enfin le cœur du héros, et il pardonne à Charles. L'ermite inflige à Gérard cette pénitence : « Je veuils que vous « renonciez à toutes armes et à toute chevalerie, jusques à ce « que le terme de sept ans sera accomply, auquel terme vous « servirez Dieu de tout votre cœur, et gaignerez votre vie en « ce que Dieu vous enseignera à faire. »

Gérard et Berthe se dirigent sur la Hongrie; mais, chemin faisant, ils devaient avoir bien des épreuves. Ils commencent par rencontrer des marchands de France qui leur disent que des ambassadeurs de Charles étaient venus prier le roi Othon (de Hongrie) de faire saisir Gérard quand il se présenterait, et de le lui faire conduire comme son ennemi mortel.

Berthe, voyant la fureur briller dans les yeux de Gérard, se rapproche de lui et dit aux marchands que Gérard était mort dans un lieu sauvage des Ardennes, et qu'ils avaient été sur sa tombe. « Adonc, répondit l'un d'eux, loué soit Dieu de cette très-heureuse visitation et nouvelle! Ores maintenant serons-nous en paix entre nous marchands, puisque les orgueuls et les guerres de Gérard de Roussillon sont finies, qui tant nous a grevé en nous poures marchans, et porté dommaijes; maintenant povons-nous aller partout seurement, quand cellui est mort, dont tant de meschief nous venoit. » Les marchands répandirent cette fausse nouvelle dans tous les lieux où ils passaient, et ajoutèrent qu'ils avaient vu le tombeau de

Gérard. Charles les fit venir en sa présence et les combla de présents; mais, si le roi était content de cette nouvelle, la *royenne Eloyse*, bien loin de partager la joie de son mari, pleurait en secret Gérard et sa sœur, dont elle ignorait la destinée, et Fouques, toujours prisonnier, partageait sa douleur.

« A pied donc s'en allaient Gérard et Berte, par roches et par espines, par montaignes et par valées, demandant l'hospitalité. » Arrivés vers une fontaine qui arrosait un pré, ils se reposèrent; mais, au lieu du repos qu'ils cherchaient, l'arrière-pensée de sa destinée vint serrer le héros au cœur, et il recommença à maudire son sort et à reprendre ses sentiments de vengeance contre le roi. Cependant le souvenir de son serment à l'ermite l'apaisait, et il se soumettait à sa destinée.

Résolu à faire sa pénitence, il se construisit une cabane dans la forêt, près de l'ermitage d'un vénérable vieillard qui les reconfortait et leur fournissait la nourriture; mais, voulant travailler pour vivre, Gérard s'adressa à un charbonnier et lui proposa de le servir comme *varlet*. Celui-ci, charmé de la haute taille de Gérard, l'accepta bien vite pour aller vendre du charbon dans la cité voisine, et lui proposa sept deniers par voyage, se réservant tout le reste du produit de la vente.

Gérard commença donc ce pénible métier avec une résignation héroïque, et l'histoire dit « qu'à très-grant peine ung cheval portoit ce qu'il en portoit. »

Un jour qu'appuyé sur un sac de charbon, il attendait des chalands, « un gros ribault, paillard et malostrut, s'approcha de lui, et, sans motif aucun, commença à l'injurier. Par ma foy, vilain, lui criait-il, tu ressamble bien ung fort larron. Je crois que tu as mangé maint morceaulx qui ne t'ont guères costé; mieux seroyes digne d'estre pendeur de gens que d'autre chose faire ne de charbon funder; puis il se reprenait: Quel charbonnier! quel marchant de charbon! Il pendra une fois tous les charbonniers du bois, s'ils ne s'en praignent garde. »

Gérard, indigné de ces injures, se précipite sur lui, en disant : « Par ma foy, vilain, je ne voy en ceste place autre larron que toy ; car il me semble bien que ta face le démontre ; et pour ce que tu dis que je suis bien taillé d'être pendeur, je te pendray tout maintenant : si auras prononcé ta sentence. » Et, le prenant par sa poitrine, il le charge sur ses épaules et court hors de la ville. Le ribaud criait : « Ayde ! ayde ! bonnes gens ; » et, si on ne l'eût arraché des mains de son ennemi, il aurait été pendu. Depuis, Gérard fut laissé en paix.

« De son côté, Berte tailloit et cousoit blans draps larges, comme chemises, linceulx et telles choses, lequel mestier elle avoit aprins dès son infance, quelle demouroit avec son père et sa mère : et telle a esté la manière des anciens princes du temps passé, que ils ont fait apprendre à leurs enfants aucuns mestiers pour leurs nécessitez recouvrer quand fortune leur estoit au contraire, et moult estoit pourement vestue et chaussée. Sous ces pauvres habits, Berte, toujours sage et pieuse, lisoit des livres pieulx, et moult souvent, quant venoit la nuit, ils lisoient les vyes des saints Peres, là où ils se contemploient moult grandement. »

Ainsi se passèrent les sept années de pénitence, au milieu des privations et de la misère. La septième année était écoulée, lorsque Charles fit publier de grandes festes à Paris pour la Pentecoste, et y convoqua toute la noblesse du royaume. Le couple malheureux résolut d'y aller, afin de tâcher d'intéresser la reine à leur infortune. Ce projet est aussitôt exécuté que conçu, et les voilà partis. Ils arrivent, méconnaissables tous deux, la veille de la Pentecoste, et après mille fatigues. Sans perdre de temps, Gérard quitte Berte et va se placer sous le vestibule du palais ; en ce moment « la reine descendoit de ses chambres pour aller esbanoier (se récréer) quelque part. » La reine, le voyant si misérable, s'approche. Gérard tend la main et reçoit l'aumône ; mais, « étonnée de voir un bel anel à son doy, » elle

revient, lui donne encore l'aumône pour examiner ce bijou, et « prestement qu'elle le vit, elle regarda le preudomme au visaige qui se hontivi ung petit, dont la royenne commença moult fort à penser et à muser et à muer couleur, et par II ou III fois passa et repassa devant lui, et toujours gectant l'œil à cet anel. » C'était celui qu'elle avait donné à son beau-frère le jour de ses noces. Elle le reconnut; elle quitte le mendiant, retourne dans ses chambres, et, appelant une chambrière de confiance : « Allez-vous-en, lui dit-elle, tôt et sans arrest à ung poure homme auquel je donnay maintenant l'aumône à la porte, et si faictes tant que vous me le amenes en ces chambres, par de là au plus secrétement que vous pourres, car je irai là parler à lui. »

En voyant entrer la reine, Gérard s'agenouilla; la reine alors, l'envisageant de plus près, le reconnut et courut l'embrasser, et, sans pouvoir proférer une seule parole, elle commença à pleurer. Après quelques instants consacrés à la reconnaissance, la reine s'informe de sa sœur Berte, et alors Gérard lui propose de l'aller chercher dans la foule des pauvres qui assiègent le palais. « Quels embrassements, quels baisiers plains de pleurs et de gémissements y eust-il fais! » Elle les cacha dans une chambre secrète du palais, puis regagna la salle, où sa gaîté soudaine enchanta le roi et les courtisans, car « ils disoient qu'il y avoit plus de VII ans qu'ils ne l'avoient vue joyeuse, tellement qu'il y eut par cette cause de grans ébattements ce jour-là au palais. »

Le lendemain, la reine, dont le roi avait partagé la couche, lui raconte un songe qu'elle a eu et où, disait-elle, « il me sembloit que je veoye un cerf et une biche qui venoient à ma main moult tendrement plorant, qui devant vous agenouilloient, et par droite semblance vous crioient mercy et vous requeroient grace et pardon, et comme homme trés piteux et trés débonnaire que vous estes, vous les fasiez drecier

et leur fasiez aler querre à boire et manger à votre main, et quand ils avoient prins leur réffection, ils s'en aloient trés joyeusement. » La reine, ayant fini par demander la permission au roi de lui expliquer sa pensée à ce sujet, dit que le cerf et la biche sont Gérard et Berthe, qui viennent lui crier merci.

Touché du chagrin de la reine, Charles étend les bras pour l'accoler et la reconforter, lui avoue qu'il s'est plus d'une fois reproché sa trahison envers Gérard, maudit les lâches et les félons qui avaient encouragé sa haine, regrette sa bonne sœur Berte, et dit à la reine que s'il connaissait leur refuge il les enverrait quérir pour les rétablir dans toutes leurs possessions, honneurs et dignités. Charmée de ces paroles, la reine dissimule sa joie, accourt vers ses protégés, les fait habiller, et leur dit de se trouver à l'huis de la chapelle du roi. A peine le roi en a-t-il passé le seuil, que la reine, tenant Gérard et Berte par la main, se jette avec eux aux genoux du roi en fondant en larmes. Le roi, surpris, relève la reine, l'embrasse et lui dit : « Ha! madame, pourquoi montrez-vous aujourd'hui telle douleur avoir en votre cœur; dictes-moy qui sont ces II que je vois si las et si tristes, auxquels vous faites cette acontenance.— Ha! mon trés cher seigneur, c'est le cerf et la biche que je vous ay aujourd'huy exposés de mon songe. » A ces paroles, le roi, relevant Gérard et Berte, les embrassa en fondant en larmes, les présenta aux courtisans, et les rétablit dans tous leurs titres, honneurs et possessions.

Huit jours après, Gérard et Berte s'étant mis en marche pour venir prendre possession de leurs anciens domaines, les Bourguignons, que la renommée avait instruits du retour de Gérard, « vinrent à grand foucq et nombre, que à peine povoient-ils passer. Les voies ne les chaussées, les montaignes et les valées estoient toutes couvertes de gens, d'ommes et de femmes, qui venoient contre leur seigneur pour le fester, tant

à pied qu'à cheval. Or, ravons-nous, s'écriaient-ils, notre père, notre patron, nostre gouverneur et seigneur. »

A peine réinstallé, Gérard fonde des monastères et donne à ses sujets l'exemple d'une vie édifiante et juste. Berte (1), de son côté, qui «reluisoit en vertus comme une précieuse gemme, servoit de sa propre main les poures diséteux et malades plus volontiers qu'elle ne faisoit autre chose: elle les couchoit, les levoit, nourrissoit les poures orphelins, et soustenoit et gardoit les poures femmes. Quand elle veoit un poure nécessiteux, elle lui administroit de ses propres mains, luy lavoit les pieds, les baisoit au nom de Jhesu-Christ, les essuoit de ses propres couvre chiefs et aucune fois de ses cheveux. »

Après avoir réorganisé son administration, Gérard, suivi de Berthe, regagna Paris, où le roi désirait sa présence. Il fut reçu à merveille de ce prince, qui le nomma second mayeur, gouverneur de la maison de France et gouverneur de toute la justice, place que Gérard remplit à la satisfaction de tout le peuple. Mais l'esprit malin poussait les envieux de Gérard à troubler ce bonheur, et bientôt, par leurs perfides suggestions, Charles, regardant Gérard comme un traître qui cherchait à gagner ses sujets, commença à le rebuter, et finit par ne vouloir rien entendre de ses explications. Enfin, Gérard, se voyant obligé de quitter la cour du roi de France, revint en Bourgogne, et la guerre recommença.

Charles mit en mouvement sa nombreuse armée et vint assiéger Gérard dans une forteresse de Flandre où ce dernier s'était renfermé, et d'où il envoya proposer à Charles de vider leur différend en bataille rangée ou de faire la paix, promettant dès lors de se retirer dans son château de Roussillon; mais Charles répondit au baron chargé de cet ultimatum :

(1) Il ne faut pas s'étonner de voir ce nom écrit tantôt avec et tantôt sans la lettre *h*. C'est de cette dernière sorte que l'écrivent la plupart des chroniques, et différemment de l'orthographe moderne.

« Messager, vous avez trés bien sermonné; mais je cuide qu'à votre sermon votre Gérard aura peu gaignié, et lui dis qu'avant qu'il fut demain il fera si haut encrouer Gérard au vent, que tous ses amis en auront honte et vergoigne. »

Le lendemain Gérard, faisant descliquer (1) ses trompettes et ses clairons, assemble ses gens d'armes et sort de la ville. Il range son armée en bataille devant la place, dispose les archers et les arbalétriers sur les ailes, et, parcourant tous les rangs, exhorte ses soldats à bien faire. Le roi Charles, de son côté, s'avance en bon ordre contre Gérard, et bientôt les deux armées en viennent aux mains. Le choc fut terrible, et le champ de bataille se couvrit bientôt de morts et de blessés. « Là estoient cervelles et courailles (2) espandues, testes et bras rompus et détranchez, gembes et corps brisiés; la terre estoit imprignée de sang, que à peine se povoient tenir ceulx qui se combattoient à pied, et les chevaulx en plusieurs lieux jusques aux sengles flotèrent en sang. » Gérard et ses Bourguignons, aidés des rois d'Espagne, se souvenant de l'affront de Poligny, « semblèrent lyons qui requeissent leur proie; » aussi les Français ne purent-ils résister : ils plièrent, et Charles lui-même ne dut son salut qu'à la vitesse de son cheval. Gérard, le voyant fuir, fit sonner la retraite, s'empara du camp de son ennemi et en distribua les richesses à ses troupes. Un peu plus tard, dans une autre rencontre, Charles fut encore vaincu.

Cependant le roi de France, de nouveau fugitif et la rage dans le cœur, en persista de plus belle dans ses projets de vengeance, et, sans égard pour les remontrances de ses barons, il envoya des hérauts à Gérard pour le défier à outrance et lui assigner jour de bataille dans la vallée de *Bétruin*, située entre la montage de *Veizelay* et le *chastel de Pierre Pertuisée*.

(1) Ce mot roman signifie babiller (voir le *Glossaire* de Roquefort).
(2) Entrailles (voir id.).

Charles était à la tête de cent mille combattants, composés de « Françoys, Picars, Normans, Bretons, Champaignois, Briois, Mansois, Angevins, Poitevins, Tyois, Brabensons, Angles, Ecossois, Frisons et Danois, et il avait amené III rois Sarrasins, » etc.

Droon, père de Gérard, que ce dernier avait appelé à son secours, lui amene IIII rois d'Espagne, ses alliés. Des bords du Rhin à Bayonne, ses sujets viennent grossir son armée, qui égale bientôt celle de Charles.

Droon, pour se reconnaître dans l'action au milieu de tant de nations diverses, invite à crier : *Saint Georges !* du nom du saint d'une chapelle qui était non loin de là, et où bien des chevaliers morts dans le combat seraient enterrés. Ce cri est adopté, et fut depuis tenu pour longtemps par les Bourguignons comme dans les histoires.

Le roi, averti que le comte de Roussillon marchait au lieu assigné, quitte Paris et arrive à marches forcées vers Beton, assez près de Vezelay ; Gérard le rejoint, et les armées sont en présence.

« Il y avait tant de combattants, dit la Chronique latine (1), qu'il sembloit que toute la terre fust couverte de gens d'armes, et ne y avoit montaigne ne valée, ne le ciel ne la terre, que tout ne resplendisseist des armeures reluisantes par les roies du soleil qui estinceloient sus de tous sens et de tous costés, etc.; et dit notre histoire, qu'il sembloit que la terre tremblast ou s'épouvantast du grand hennissement et frémissement des chevaux, et du cliquetis des armeures, et que le ciel verboissoit du grand ventilement des enseignes et des bannières, et du cruel bruyement qu'ils menoient. »

Droon, père de Gérard, après avoir renversé le roi de son

(1) Replentur montes ac valles agminibus ferratorum; micat aer fulgore splendentium armorum, pavet tellus hynnitu equorum frementium; stupet cœlum tanta acie, tot gladiorum, etc.

cheval, est tué par Thierry d'Ardenne. Gérard et ses trois neveux surpassent en faits d'armes les exploits des héros de l'antiquité. Un miracle sépara les combattants : « La terre de dessouls eux trés orriblement et trés cruellement trembloit et crosla, et ce après, un feu fouldroyant descendit du ciel qui se ferit ès bannières, tellement qu'elles furent toutes emprises d'ung côté et d'aultre, et ardoit les lances et bastons. Du côté de Gérard, les rois de Séville, d'Aragon et de Sicile, et grand nombre de chevaliers, furent du nombre des morts; et du côté de Charles, les rois d'Angleterre et d'Ecosse, deux rois Sarrasins, l'empereur Saladin de Constantinople, trois amiraux, cinq ducs, etc., etc., perdirent vie. Du grand sang qui là s'espandoit, une rivière qui couloit près d'illec, nommée la rivière d'Arcis, à ce temps là où le sang des occis couroit, fut si grandement remplye par l'effusion du sang, qu'elle yssit hors de rives merveilleusement et si hideusement, qu'elle s'espandoit en plusieurs lieux, tellement que la terre à deux lieues de la rivière sembloit estre couverte de sang; ce qui fut cause que ceux qui perdirent leurs amis dans cette bataille lui donnèrent le nom de Coré » (1).

Charles demanda et obtint de Gérard une suspension d'armes; il en profita pour retourner en France. Quand Gérard eut mandé à Berthe la victoire qu'il avait remportée, celle-ci, à cette nouvelle, monta sur sa haquenée et accourut vers son époux. En passant sur le champ de bataille, la vue du carnage la saisit, et elle tomba évanouie. Gérard lui envoya quatre rois d'Espagne pour lui prodiguer leurs consolations, et enfin Gérard détourna son chagrin sur des vues de religion.

Pour remercier Dieu de l'insigne faveur qu'ils venaient de recevoir, Gérard et Berthe fondèrent chapelles, autels, mous-

(1) Du mot roman *corée*, intestins, entrailles; pour marquer sans doute l'*horrible éventrement* de cette journée. Cette rivière se nomme aujourd'hui la *Cure*.

tiers et monastères, qu'ils firent bénir par le pape Jean (Jean VIII, mort en 882), et les dédièrent à Dieu, à Notre-Dame et aux apôtres saint Pierre et saint Paul. Le pape leur donna plusieurs reliques, et, entre autres, celle de saint Eusèbe, martyrisé à Rome. Gérard mit ces reliques dedans le grand autel de l'église de Pothières.

Cependant Charles, excité de nouveau par de perfides conseillers, et voulant se venger de ses défaites, rassembla une nouvelle armée et vint en toute hâte assiéger Gérard dans son château de Roussillon, où il s'était renfermé avec Berthe. Ne pouvant rien par la force, Charles usa de ruse et séduisit par de merveilleuses promesses le chambellan de Gérard. Ce traître enlève à son maître, pendant qu'il dormait dans le principal donjon, les clés de la forteresse et y introduit les Français. Ceux-ci, à peine entrés, *crient ville gagnée* et commencent à massacrer tout ce qui se trouve sur leur passage. Gérard, entendant les cris de ceux qu'on égorge, s'arme à la hâte et s'ouvre un passage. Berthe s'enfuit par une poterne et arrive à Dijon, où les bourgeois lui font grand accueil.

Gérard, quoique grièvement blessé, se hâte de gagner une de ses forteresses appelée *Olivant*, et qui prit le nom de *Semur*, après la mort de Gérard. Il n'y reste que le temps nécessaire pour se remettre de sa blessure, et se dirige sur Avignon, où il se voit bientôt à la tête de vingt mille hommes. Alors, sans perdre un seul instant, il marche sur Roussillon, où le roi Charles était encore, et, usant de ruse à son tour, il dispose son armée dans des bois aux environs, et envoie trois mille hommes, sous la conduite de dix chevaliers, pour harceler l'armée française et la faire sortir de la forteresse. Les Français, étonnés, *crient alarme* et sortent en masse de la citadelle pour attaquer les Bourguignons. Ceux-ci, combattant à reculons, attirent l'armée française dans les bois où Gérard les attendait. A peine était-elle arrivée dans l'épaisseur de la forêt, que les Bourgui-

gnons s'arrêtent et font retentir leurs trompettes. Alors l'armée de Gérard sort de sa retraite et attaque celle de Charles sur tous les points. La vallée théâtre du carnage devint rouge de sang et fut couverte de morts et de blessés; aussi fut-elle depuis appelée, et l'est encore, *Vallée sanguinolente*. Le roi, voyant ses soldats plier, prend la fuite, et la garnison du château l'abandonne en y mettant le feu, tellement que depuis il n'y eut plus ni forteresse ni habitants.

Qui pourrait peindre le désespoir de Gérard, en voyant la destruction de sa forteresse chérie? « Quand il vit qu'il l'avait « perdue, il s'appareilla d'autrement faire : de ce, dit l'histoire, « qu'il fit faire à Chastillon une trés forte tour pour soy res- « traire quand besoing lui serait » (1).

Charles, qui s'était d'abord réfugié à Châlon, regagne Paris, où, reprenant ses projets de vengeance, il assemble une armée. Cependant Gérard renouvelle ses propositions pacifiques, et offre, comme toujours, de s'en remettre au jugement des barons; mais Charles ne voulut accéder à rien. Alors Gérard marcha à sa rencontre, et l'attaqua près de Sixte, vers Sens. Là encore le comte de Roussillon se jette au plus épais des bataillons et disperse tout sur son passage.

Au plus fort de la mêlée, Charles et Gérard se joignent et se précipitent avec fureur l'un contre l'autre; mais, au moment où le cheval de ce dernier levait les pieds pour prendre terre, la lance du roi, frappant sur sa targe, le renverse sur la poussière et fait voler son épée loin de lui; alors, se relevant aussitôt, il saisit une *grosse courte masse d'acié, garnie de picots agus, qui lui pendoit au côté,* et en porte un coup si terrible sur la tête de Charles, qu'il fait voler son heaume en éclats et fait tomber le roi évanoui dans les bras de ses soldats. L'intrépide comte allait peut-être payer bien cher ce qu'il venait de faire,

(1) Plus bas, le chroniqueur dit qu'il l'édifia pour y faire sa résidence.

car tout le gros des chevaliers se ruait contre lui ; mais, « plus joins en ses armes que ne fust onques esmerillon en ses plumes, Gerard, lorsqu'il veoit ses gens plier, crie : *Saint Georges!* et, ralliant ses Bourguignons, il recommence le combat. » Etonnés de cette attaque soudaine, les Français lâchent pied, et Charles lui-même, entraîné dans leur fuite, ne s'arrête qu'au château de *Montargis*.

Bientôt Gérard fait des armements considérables pour envahir la France, et marche sur Paris, où il assiége Charles. Ce roi, désespérant de vaincre le Bourguignon, cherchait un moyen de s'en défaire par la traîtrise, lorsqu'une nuit qu'il gisait en son lit, seul avec ses pensées, il s'endormit, et Jésus-Christ, pour lui apprendre que Gérard était son serviteur, lui envoya un ange en *un clerté incomparable*, lequel ange lui deist en telle manière : « Roy, ne veuilles derechief aucune chose de senestre
« machiner à l'encontre de Gérard, car il est deffendu par la
« protection du Très-Haut ; ne te deliberes de luy jamais en
« finir par guerre, mais que plus est tôt hastivement étudie de
« toy appaiser avec lui, car les œuvres qu'il fait sont trés plai-
« sans à la divine Majesté, et saiches si autrement te te efforces
« de ces choses dictes refuser, tu esprouveras en plorant le
« fait de la main du souverain Vengeur prestement. »

Obéissant à l'ordre céleste, Charles réunit son conseil dès le lendemain matin et lui raconte la vision. Le conseil ayant approuvé le dessein que le roi a formé d'obéir à Dieu, Charles délègue de suite une députation qui se rend, avec un sauf-conduit, au camp de Gérard. Ce dernier accueille gracieusement les ambassadeurs, et, charmé de leurs propositions de paix, il remercie le Seigneur d'avoir touché le cœur du roi, puis, sans plus dire, il s'en va au-devant de Charles, et, se jetant à ses genoux, il *lui prie mercy*. Le roi, en pleurant, le prend par la main, l'embrasse et lui promet et jure de ne plus jamais lui faire la guerre.

Les troupes congédiées, Gérard, qui connaissait la perfidie des cours, ne resta pas longtemps dans celle du roi de France, et retourna en Bourgogne.

« Ayant eu de leur mariage un fils du nom de Thierry, et une fille nommée Ève, tous deux morts en ignoscence, Gérard et Berthe résolurent de faire de Notre-Seigneur leur hoir. » Dans ce but, ils firent bâtir beaucoup d'églises, et, pour remercier Dieu des douze victoires que le comte de Roussillon avait remportées sur le roi Charles, ils fondèrent douze monastères qui furent par eux comblés de biens.

Parmi ces douze établissements pieux, on remarque les deux plus honorés par les deux époux, celui de *Vezelay* et celui de *Pothières;* les autres sont : le monastère de Saint-Pierre, jadis de l'ordre de saint Benoît, situé dans un des faubourgs d'*Auxerre;* celui de Sainte-Marie-Madeleine-du-Mont, au diocèse de *Soissons;* celui de Saint-Bertin, à *Saint-Omer;* le prieuré de *Sixte*, sous Sens, au lieu où Gérard avait campé quand il guerroyait contre Charles-le-Chauve; l'*église d'Avallon;* etc.

« Lors de la construction de l'église de Vezelay, la très-vaillante duchesse Madame, impatiente de l'achèvement de l'édifice, accusant de lenteur la multitude d'ouvriers, y voulut de son propre corps et de ses propres mains aidier, et peine mettre pour ladite œuvre plus avancer; car plusieurs fois elle se leva autour la mynuit de son lit, au plus coivement qu'elle povoit, et laissoit son mary dormant, n'en voullant qu'il en sceult riens, ne d'elle ne d'autre créature ou personne vivant ne vouloit estre percue, mais seulement avec aucunes de ses chambrières s'en venoit jusques au fons du vaul, là ou prenoit le sablon et la matière dont on foisoit le mortier ou le cyment audit édifice, voire même les pierres et les cailloux, et les portoit sur ses propres épaules en la montaigne, afin que ses œuvres hastassent plus l'œuvre, et, à ce faire, lui aidoient au-

tunes de ses pucelles les plus secrètes, auxquelles elle défendoit surtout que à nul homme du monde n'en parlassent, sachant que Dieu préfère les bienfaits cachés aux faits à la face du monde.

« Mais l'ennemy de toute bonne opération fit tant que Gérard s'en perçeut, ce qui luy donna à penser ce que ce povoit estre, et tant pensa qu'il entra en une manière de jalousie trés doloreuse à porter et perplexe, qui le privoit du sommeil, et se décida à la suivre.

« Une nuit qu'il faisoit le dormeur, jaçois que talent n'en eust, Mme Berthe, cuidant que ainsi en feust, se leva et s'ordonna, et avec toutes ses meschinettes s'en alla de son hostel au lieu où elle avoit acostumé de faire ce que dessus, et prestement qu'elle fust partie, M. Gérard, comme tout esprit d'ardeur et de soupçon, se leva et vestit, s'en vint après elles, et se bouta et mussa en un lieu secret pour adviser l'estat de sa femme, et la vit qu'elle chargea ung trés grand faix de sablon ou de mortier; et, comme elle vint au lieu là où elle tendoit à porter, M. Gérard perçeut une trés grant noblesse célestienne d'anges et de nobles esprits, qui la environnoient et accompagnoient, entre lesquelles glorieuses choses avait ung homme tant noble et tant bel, que jamais nul homme ne se saouloit de le regarder, qui tenoit la comtesse par les deux bras et lui aidoit à porter son faix, tellement qu'il semblait que rien ne lui grevast, et le soustenoit et soulevoit. »

Gérard, convaincu de la fidélité de sa femme et maudissant ses soupçons, retourne dans sa couche, en reconnaissant la main divine qui avait vengé la vertu de Berthe, laquelle, avant le jour, retourna au palais et se glissa dans la chambre conjugale; mais Gérard, s'étant levé, vint au-devant d'elle et lui dit : « Ma trés chière amye, je vous prie que il vous plaise moy pardonner la mauvaise pensée que j'ai eue à l'encontre de vous. » Berthe, esbahie, lui demande pourquoi. Gérard lui

raconta l'aventure, et puis lui dit : « Par ma foy, ma trés chière dame, j'a veu à mes yeux la divine grâce de N.-S. estendue sur vous, et voy bien que j'ay eu tort; si vous en requiers pardon. » Berthe, pleurant de joie, leva les mains au ciel et le remercia de l'avoir justifiée et honorée, « et puis s'en vint à son mary et le prit et baisa, en lui priant qu'il donnast paix à son cœur. »

« Tandis qu'ils faisoient bâtir à grans frais l'église du monastère de Pothières, qu'ils vouloient faire le lieu de leur sépulture, et que, par humilité, ils portoient à leurs propes espaules à ung baston que on dit ung tinel, ung seaul ou une seille plaine d'eau pour faire destramper le mortier et le cyment pour les maccons ouvrer, et que la bonne duchesse alloit devant et M. Gérard derrière, Satan, qui guettoit l'occasion de faire quelque malice, se mist entr'eux deux, en telle manière qu'il fit tresbucher Mme Berthe et cheoir à terre; mais la divine puissance ne se fist point hucher (attendre), car tantost et sans demeurer, ung ange descendit du ciel qui prestement et sans arrest secorut la dame, tellement qu'elle ne fut bléciée en nulle manière, et demoura le tinel et la seille pendant en l'air tout franchement, comme témoignèrent plusieurs qui le virent pleinement, ne onques du vaissel une seule goute d'eau ne respandit; et alors la divine grâce de N.-S. descendit tellement sur M. Gérard, qu'il vit plainement et clèrement le benoist ange qui le faix pesant soustenoit, et la bonne duchesse ramenoit, et le tinel sur son espaule lui remectoit. Alors tout s'évanouit. »

S'il est bon de citer les vertus des belles créatures honorées, il faut aussi « recorder les péchiés où ils sont tombés, dont ils se sont relevés comme bons champions. »

Avant les événements qui amenèrent sa pénitence septennale, une nuit de Noël, que la bonne duchesse voulut passer saintement, M. Gérard ne se « hontia pas d'aller gésir et dor-

mir avec une des ancelles de sa cour; mais, peu d'instants après son départ, les matines sonnèrent. Aussitôt Berte se leva hâtivement, s'habilla et ordonna, fit lever ses dames et damoiselles, et, faisant allumer des torches et cierges, et sans rien dire à personne touchant son mari, elle va à l'église, entre dans son oratoire et pria Dieu de préserver son mari des piéges du démon. Gérard, couché avec la meschinette, ne tarda pas à ressentir les atteintes du remords de l'action qu'il venoit de commettre; il se leva et il se demanda s'il ne suivrait pas Mme Berte; mais, pensant qu'il s'en étoit rendu indigne, il se mit à pleurer à la passion qui l'avoit enchaîné, et, dans son désespoir, il courut à l'église; mais, se trouvant trop coupable pour en passer le seuil, il s'alla mettre en ung anglet des pilliers, par dehors, et resta dans les pleurs et les gémissements depuis matines jusqu'à la première messe, priant mercy à Dieu et lui demandant avec ferveur le pardon de son péché. J.-C., touché de son sincère repentir, lui voulsist sa miséricorde octroyer et *donner paix de cœur et de corps.* Berte, lassée de plorer, gémire, orer et être à genouls, s'endort dans son oratoire entre matines et la messe de minuit. Il lui envoye un ange en forme d'ung jouvencel moult bel et moult plaisant, qui lui dit : « Berte, ma trés chière et bonne amye, entens ce que te mandes le benoist Roy de gloire, lequel a veu tes pleurs, tes plains et ta desserte (mérite, vertu). Lieve-toy, et t'en va dire à ton seigneur, qui est là hors de la porte de l'église, qu'il soit lies et joyeux, et que plus ne soit déconforté, mais par trés grant fiance viengne et entre en l'église, pour oyr le saint service et Sacrement divin, et saches que Dieu a prins en grey sa trés grande repentance, ses grans sanglous, ses souppirs et ses pleurs; mais et qu'il doit s'en confesser et faire pénitence. » — Et il s'évanouit.

« Berthe, charmée, se réveille, et, la face toute mouillée des larmes qui lui cheoient de ses yeux, de son cœur et de sa

bouche, elle remercia le Seigneur et hastivement s'en vint devers son mari, qu'elle trouva en pleurs et gémissements, et, le prenant par la main, elle le fit lever et lui raconta la vision qu'elle avait eue. Gérard, enchanté, se rejette à genoux et remercie en pleurant le Seigneur, et rentrèrent ensemble dans l'église pour remercier la bonté divine. »

Ainsi, passant leur vie en actes de piété et en fondations pieuses, ces deux époux arrivèrent à la vieillesse. Berthe, la première, paya le tribut à la nature. « Elle trépassa sept ans avant son mari, et fut ensevelie à Pothières. »

Après la mort de Berthe, Gérard continua toujours avec persévérance la sainte vie qu'il avait adoptée. Il se tenait à Avignon, lorsque, sentant sa fin approcher, il convoqua tous ses barons, nobles, évêques, abbés, riches hommes, sans nulle quelconque excusation, lesquels ne manquèrent pas à l'appel; il leur fit jurer qu'après sa mort ils feraient transporter son corps à Pothières à côté de sa femme; puis Gérard, les prenant tous par la main, les congédia en se recommandant à leurs prières. Peu de temps après, il tomba malade et rendit l'ame à son Créateur. Lorsque le clergé et la noblesse, voulant accomplir le serment fait au duc, avaient chargé le corps sur un chariot pour le conduire à Pothières, les gens du peuple, qui en eurent connaissance, se soulevèrent, et, venant au-devant de ceux qui menaient le char, ils leur défendirent d'aller plus loin, les menaçant qu'il leur en prendrait mal; « car, disaient-ils, nous aymons mieux à morir que nous laissions porter notre vray patron hors de notre terre, et si nous seroit une trés laide et meschante réprobation, si nous laissions notre pays déflorer d'une si trés précieuse fleur dont il est aourné. » Les gardes et conducteurs n'osèrent pas avancer, et le corps demeura à Avignon, où on le mit dans un beau monument « moult richement aourné et paré, dans la maîtresse église de la ville. »

Après cette opposition, à laquelle ceux qui avaient prêté le serment n'avaient pas fait grande résistance, contents d'ailleurs de ce que leur patron leur restait, chacun se retira chez lui; « mais N.-S., qui punit les parjures et les menteurs, voulant les punir de leur manque de foy, estoupa (ferma) tellement son ciel sur la partie de la contrée, que, en tout le terme de VII ans, ne plut une seule goutte d'eau; » ce qui occasionna une affreuse stérilité, qui dévora tous les arbres et corrompit tellement l'air, qu'elle causa une peste qui dépeupla la contrée. Des jeûnes, des processions furent ordonnés. On ne savait comment apaiser la colère divine, lorsque Dieu envoya un ange à un saint reclus, pour lui dire d'aller déclarer au peuple que la peste et la famine ne cesseraient que quand ils auraient conduit le corps de Gérard à Pothières, ainsi qu'on le lui avait juré sur son lit de mort. On remercia le Seigneur, et, ayant ouvert le tombeau, les plus dignes mirent la main au *sarcu* et le levèrent hors du monument; « et, tout en pleurs, destournèrent tout le corps à icelle fin que tout chacun le vist, lequel estoit trés odorants, tout entier et trés plaisant à regarder, et en après le remirent et le reclusèrent en son sarcu, » et, après un grand service, ils ordonnèrent une suite pour le conduire à Pothières. A cet effet, le corps fut mis dans une belle châsse, placée entre deux palefrois, comme une litière. Aussitôt le ciel s'ouvrit, et une très-gracieuse pluie descendit et ramena avec elle la santé et la fertilité, et les récoltes de l'année furent si abondantes, qu'elles réparèrent les pertes des années précédentes.

Accompagné d'évêques, d'abbés et de toutes sortes de gens d'église, le corps quitta Avignon escorté aussi d'une nombreuse troupe d'hommes d'armes; on marcha à petites journées, car dans tous les lieux on rendait de très-grands honneurs à l'illustre défunt.

A peine cette nouvelle fut-elle annoncée, qu'elle se pro-

pagea avec la rapidité de l'éclair; l'abbaye de Vezelay se transporta, sans s'arrêter, à Pothières, et tous les religieux allèrent en procession recevoir le corps qu'on leur amenait de si loin. Après avoir été inhumé dans l'église, on lui éleva un monument en marbre poli et « ouvré tant gentiment, où il repose encore (1447), et, sans nul doute, bien lui affioit un tel noble sépulcre, et que il feust mis sur trés belles colomnes, car il en avait à son vivant moult bien aourné l'église; et on célébra de grands services, et il y fut fait plusieurs nobles miracles par les benoîts mérites des deux époux; car Gérard était une vraye escharboucle, et Mme Berte estoit une vraie gemme, trés précieux luisans devant la face N.-S. J.-C. »

« Se du temps vous plait estre certain, dit le chroniqueur, que M. Gérard trépassa de ce siècle, je vous diray ce que j'en ai trouvé, combien que j'en ai veu plusieurs opinions, et que plusieurs chanteurs en places, plusieurs jongleurs, menestreux et en telles manières de gens en dient à leur manière l'un de l'un et l'autre de l'autre, que les Chroniques de France portent la mort de Charles empesonné par son physicien en 879 qu'il mourut à Nantue; que Gérard morut XI ans après, et madame étoit enterrée depuis neuf ans : par quoi il apert qu'il morut en 890, et qu'en 897 son corps est rapporté d'Avignon à Pothières. »

L'abbaye de Pothières eut des envieux et des ennemis redoutables. Un comte de Bar-sur-Aube, homme vicieux et toujours prêt à faire le mal, assembla une très-grande multitude de larrons et de mauvais garnements, tant à pied qu'à cheval, envahit le territoire de l'abbaye et de la ville de Pothières pour les dévaster. Après avoir saccagé la ville et massacré tous ceux qu'ils rencontraient, ils vinrent aux portes de l'église, dans laquelle la plus grande partie des habitants s'étaient réfugiés. Avides du butin qu'ils comptaient y trouver, ils commencèrent à frapper et à essayer de forcer les portes. A cette vue, les femmes,

qui étaient sur les tours et sur les murs, se mirent à crier : « Ha ! noble Gérard de Roussillon, notre bon duc et gouverneur, haste-toi de aydier ton poure peuple ; car aultre méte (limite) ne peut trover à ses maulx, si ta débonnaire piété n'y met adreste. » A peine fut finie cette invocation, que le Diable d'enfer empoigna deux de ces larrons, qui commencèrent à hurler et à mordre leurs compagnons, qui, épouvantés de ce prodige, s'enfuirent en abandonnant leur butin. Alors les habitants, sauvés ainsi miraculeusement, tombèrent au pied du tombeau de leur libérateur pour le remercier de son secours.

Un évêque de Langres, nommé Regnart (1) (Renard, nom qui lui appartenait bien de droit, dit le chroniqueur), homme faux, pervers, orgueilleux, dépiteux, hardi et courageux, descendu de la maison des comtes de Bar-sur-Seine, fit beaucoup de mal à l'abbaye de Pothières. Il était jaloux de voir l'église de Pothières, qui faisait partie de son diocèse, soustraite à son autorité ; car Gérard avait obtenu du Pape qu'elle relevât directement du Saint-Siége. Aussi l'envieux Regnart forma-t-il le projet de la ruiner de fond en comble. A cette époque, « l'église de Poultières estoit trés bien fermée de bons palis et de bons fossés, dont elle estoit environnée et close. » Ne pouvant la réduire par la force, il employa la ruse. Ainsi, il rassembla une troupe de *larrons* qu'il fit armer à la couverte, et puis se mit processionnellement en marche sur Pothières (2), précédé des croix, des confanons et de l'eau bénite. Ceux de la ville, les voyant arriver ainsi, allèrent au-devant d'eux pour leur faire les honneurs de la ville ; mais à peine la procession y eut-elle été introduite, que, jetant leurs manteaux et tirant leurs épées, l'évêque et ses partisans se jettent sur les habitants, surpris et sans défense, les massacrent, pillent l'abbaye et la ville, et incendient le monastère.

(1) Raynard-de-Bar, en 1065.
(2) En 1069.

Ce crime ne demeura pas impuni, car, sans perdre de temps, l'abbé se transporta à Rome, et, ayant dénoncé au Saint-Père l'atroce conduite de l'évêque de Langres, le Pape, indigné du crime de ce prélat, le manda à son tribunal. L'évêque, après de longues hésitations, comparut devant la cour pontificale. Il fut destitué et *chassé de son siége,* jusqu'à ce qu'il eût crié merci à l'abbé et aux moines de l'abbaye qu'il avait détruite. De retour en Bourgogne, il ne trouva d'autre recours que de se jeter aux pieds de l'abbé de Pothières, en *lui criant mercy,* et en offrant de restituer tout le butin qu'il avait pris. L'abbé, touché du repentir du coupable et de l'humiliation à laquelle il s'était soumis, intercéda près du Pape, et l'évêque fut enfin rétabli sur son siége. Pour réparer sa faute, il fit de grands présents, afin de servir à la restauration de l'église, et, par lettres, il fit don au couvent de Poultières de rentes appelées *croix de Chastillon.*

Dans la destruction du monastère, le tombeau de Gérard, qui était en marbre, ayant été endommagé, onques depuis ne fut refait. La chute des pierres ayant rompu sa tombe et son *sarcu,* son corps resta longtemps à découvert. Beaucoup de malades qu'on y amenait furent guéris, après une fervente prière *devant le trou par lequel on le voyait.*

Je n'en finirais pas, si j'inscrivais ici tous les miracles de guérison qui s'opérèrent devant le tombeau du fondateur et de la fondatrice de tant de monastères; on les trouvera, ainsi que je l'ai fait moi-même, dans les Chroniques du temps.

Il me reste, comme historien, un malheur à déplorer : c'est que la pénitence et la réparation de l'évêque *Raynard* n'aient pu rendre à l'abbaye de Pothières tous ses précieux titres, que la fureur des pendards accourus à sa suite a réduits en cendre. Une pareille perte donne à la légende plus de droits qu'elle n'en aurait eus sans cela.

Je ne saurais mieux terminer cette partie légendaire de la

vie des saints époux inhumés dans l'église du Moustier de Pothières, qu'en choisissant, parmi les miracles opérés sur leurs tombes, celui que raconte un ***ancien livre estant en l'église de Poultières*** (1), et un autre miracle arrivé à Vezelay.

« Un saint homme, qui, pour mieux macérer son corps, portait continuellement une haire, avait voué au tombeau de Berthe un culte fervent. Une nuit, lorsqu'il priait avec ardeur, il eut une vision pendant laquelle l'église parut tout illuminée, et il vit *des ames* qui, s'approchant de l'autel, préparaient le service divin; alors une douce mélodie remplissait l'église, et, tout-à-coup, il aperçut une dame magnifiquement parée et ayant deux anges à ses côtés. Après la messe, qui, au milieu de cette sainte milice, n'avait pour assistance humaine qu'un faible mortel, Berthe et sa suite céleste se dirigeaient vers le tombeau, lorsqu'un des anges montra à Berthe le religieux, comme pour révéler la présence d'un profanateur; mais Berthe indiqua que c'était un bon et fidèle serviteur en Jésus-Christ. A ce geste, parfaitement compris par le saint religieux, ce dernier joignit les mains et supplia *la dame* de lui dire qui elle était. Je suis Berthe, répondit-elle avec une ineffable bonté. Alors le saint homme se précipita à terre pour lui baiser les pieds; mais aussitôt elle disparut avec toute sa suite, et le silence et les ténèbres régnèrent dans l'église du Moustier. »

Voici le récit du miracle de Vezelay et des circonstances qui s'y rattachent :

« Après la mort de l'empereur Charlemagne en la ville d'Aix, après ses guerres d'Espagne, Droon, père de Gérard, continua la guerre contre les Sarrasins d'Espagne et parvint à les chasser du pays. Ceux-ci, en passant par l'Aquitaine et la Provence, mirent tout à feu et à sang et brûlèrent la ville

(1) Ce livre *était ung livret rymé en romant*, et dont je ne donne ici qu'une pâle traduction en ce qui concerne le miracle en question.

d'Aix, dans laquelle le bruit courait que le corps de Madeleine avait été enseveli par saint Maxime. Gérard, ayant appris à Vezelay la destruction de cette ville et des provinces d'Aquitaine et de Provence, et se rappelant avoir ouï dire que la Madeleine y avait été ensevelie, projeta d'y envoyer chercher ce corps et de l'amener à Vezelay. Ayant communiqué son projet à l'abbé Odon, qu'il avait établi dans ce monastère, il le trouva de son avis, et ce dernier lui conseilla d'envoyer à cette recherche un de ses moines, excellent preudomme, qui avait nom D. Badelon. Celui-ci, mandé par le comte, accepta la mission, et, escorté convenablement, il partit de suite.

« Arrivé sans encombre à Aix, qu'il trouva déserte et saccagée, les larmes lui en vinrent aux yeux. Mais comment accomplir sa mission, sans indices? Lui et les siens étaient prêts à y renoncer, lorsque, par l'inspiration de Jésus-Christ, ils trouvèrent assis près d'un lieu appelé Saint-Maximin, dans les faubourgs de la ville, ung beax sarcu ou tombeau moult richement aorné, mais couvert de charbons et de cailloux. Curieux de connaître à qui appartenait ce monument, ils le dégagèrent des ordures qui le couvraient, et tant firent que ledit sarcu ou tombeau leur apparut moult gracieux, moult bien aourné de pierres et trés bien entretaillé; et y avoit tout autour, à dextre et à senestre, ymages de pierres d'albâtre ou de lions entaillés et estirés moult richement, et lettres qui divisoient l'ordonnance des images. Si commencèrent à lire et à deviser que c'étoit et trouvoient en la première partie lettres qui disoient de ces ymaiges : Vecy comment la benoite Magdeleine plora aux piez de Nostre-Seigneur Jésus-Christ, et comment elle lui lava ses benois piez de ses dévotes larmes, et puis comment elle les ressua de ses cheveulx, quand il lui pardonna ses pechiés; après cela comment elle oignit le chief de Nostre-Seigneur d'ung trés précieux onguent; et après, comment elle parla à Nostre-Seigneur Jésus-Christ, et les autres

actions de sa vie : toutes choses qui étonnèrent tellement Badelon et sa suite, qu'ils ne savoient qu'en penser. Craignant, d'un côté, d'être surpris par les Sarrasins, qui les auraient massacrés sans pitié; de l'autre, ne voulant pas retourner en Bourgogne sans le corps de Madeleine, qu'ils avoient promis de rapporter ou de ne jamais revenir; dans cette perplexité ils se mirent en prières et requérèrent à Jésus-Christ que, par sa débonnaire clémence, il lui pleust leur démontrer par signes ou aultrement ce qu'il plaisoit à sa divine essence qu'ils en fassent. Après leur prière, ils s'endormirent. Sur la mynuit, Badelon s'éveilla, et, par inspiration divine, s'approcha du tombeau, rompit un des côtés, et vit deans un moult glorieux corps enveloppé en ung cuir, et avoit les mains croisiées sur son sein, qui répandoit une telle odeur que le moine se crut en paradis; mais, n'osant le toucher, il remit la pierre et retourna vers ses compagnons, et, à leur réveil, sans leur faire part de sa découverte, il leur demanda leur avis sur ce qu'ils devaient faire. Ils s'en référèrent à lui, qui les engagea à prier et à ne pas sortir du cénacle où ils étoient. Quand la nuit vint, tous s'endormirent; Badelon était assoupi lorsque une moult belle et plaisant femme, plus belle et plus gracieuse que chose que onques en sa vye eut veue, s'appareut a lui et lui dist en telle manière : Moyne, fais hardiment ce que tu as en pensée, car avec toi je m'en yray et te menray seurement sans nul quelconque empeschement jusques au lieu qui est consacré au nom de Dieu le tout-puissant et là où mon benoist corps sera porté par toy, mis et posé; puis s'évanouit. Eveillant aussitôt ses compagnons, il leur raconte sa vision et les engage à le suivre. Ils viennent au tombeau, enlèvent la pierre et tirent hors le corps de la Madeleine, et, sans perdre de temps, le chargent sur leurs épaules et quittent la ville.

« Arrivés près de Vezelay, ils s'assirent pour prendre un peu de repos. Ils remirent le corps à point; mais, quand ils

veulent le relever, il devint si pesant qu'ils n'en purent venir à bout.

« Badelon fit alors avertir l'abbé, qui fit sonner la procession, puis, *se revêtissant* de ses habits sacerdotaux, se mit en marche vers l'endroit où reposait le corps de la Madeleine, précédé de ses moines, et suivi de Gérard et de plusieurs de ses barons nuds piés. Arrivés vers le corps, ils lui firent grande révérence et honneur, et, quand ils eurent fini, l'abbé dit au duc : « Mon très-cher frère, plaise à vous à essayer s'il plairoit à la glorieuse dame que nous l'emportions avec nous en notre monastère. » Gérard, tout larmoyant, s'agenouilla, fit sa prière, embrassa le corps et le leva sans difficulté, et, le chargeant sur ses épaules, ils revindrent en procession à l'église de Vezelay. »

Plusieurs historiens se partagent sur cette histoire ; mais l'auteur de cette chronique déclare s'en tenir *à la véritable histoire de France*. Pour moi, au lieu de fatiguer, quant à présent, mon lecteur du débat des historiens, je préfère assaisonner la fin de la légende de ce portrait de mon héros : « Il passoit tous hommes de mère nez de courtoisie, de doulceur et de mœurs sur tous aultres ; estoit le plus grant et gros de corps tantost que il fut venu à l'eaige de perfection et d'homme, et tellement estoit et si bien fait et à mesure, que nul n'y scavoit à dire. Huit piez avoit de hault, et quant il estendoit ses bras par manière de toise, il avoit dix piez et demy de long, et il estoit si fort et si puissant que, par sa pure force, il estendoit et couvroit à ses mains quatre fers de cheval, et quant il estoit armé en bataille contre ses ennemis, il confondoit et abatoit d'un coup cheval et chevalier, et la lance tant bien gectoit que qui a plaing en estoit actaint jamais ne mangoit ; mangeoit beaucoup, buvoit peu, était grand droicturier en justice, détruisoit larrons et meurtriers, soutenoit les pauvres, fondoit et édifioit des églises, étoit un excellent conseiller. »





